

LE VOULOIR UN ET MULTIPLE

Quand on parle du vouloir (*zhi* 志) en médecine chinoise, on pense immédiatement à celui des Cinq esprits (*wu shen* 五神) lié aux Reins, c'est-à-dire à la participation des souffles de l'Eau dans l'élaboration et le fonctionnement de la conscience et du mental.

Cependant, on parle aussi des Cinq vouloirs (*wu zhi* 五志), dont on se demande comment ils diffèrent des émotions, s'ils sont normaux ou pathologiques.

En regardant soigneusement comment la notion de *zhi* 志, vouloir, se présente dans les textes classiques, on comprend mieux son usage dans les textes médicaux, ayant une meilleure connaissance de ce qui est à sa base.

1. L'ORIENTATION DE LA VIE

Le caractère *zhi* 志 se compose du cœur 心 surmonté de 艹 c'est-à-dire une jeune pousse 屮 qui sort de terre (figurée par la ligne inférieure —). A partir d'une base solide, la plante va croître et grandir, tirant continuellement de ses racines de quoi développer tronc et branches.

Dans les textes classiques d'avant l'ère chrétienne, le caractère *zhi* 志 signifie l'intention qui se développe en soi, son sentiment, sa détermination, sa fin; c'est aspirer à un idéal, à un désir, tendre vers un but, une ambition. C'est aussi perpétuer la mémoire de quelque chose, par exemple par des écrits, des "mémoires", car l'inscription dans la durée est implicite dans la notion : on ne peut pas parler d'un vouloir sans une certaine constance, sans persistance; il faut bien retenir dans son esprit une idée, un désir, une pensée pour qu'advienne un vouloir qui pousse à sa manifestation et à son accomplissement.

C'est du reste la définition que le *Lingshu* ch.8¹ donne du vouloir :

“Que le propos (*yi* 意)² soit permanent on parlera de vouloir.”

Prenons *zhi* 志 comme le vouloir, la détermination que l'on a dans le cœur, ce qui fait agir et agir dans une certaine direction, en vue d'un but.

Il s'agit de tendre vers un objectif, de se fixer solidement dans une visée, de se disposer entièrement en vue d'un but à attendre, d'aspirer profondément et sincèrement, de tout son être, à quelque chose.

1. Voir Les mouvements du Cœur, DDB.

2. Les liens entre le "propos" (*yi* 意 - qui est aussi intention, pensée, dessein et désir) et le vouloir (*zhi* 志) sont étroits. A tel point que leurs emplois et leurs sens se mêlent souvent. Ils forment ensemble les expressions *zhi yi* (志意) et *yi zhi* (意志) qui désignent la disposition intérieure. Nous excluons artificiellement cette relation du cadre limité de cet article. Mais l'étude de *zhi* 志 ne peut pas être complète sans celle de *yi* 意.

Le lien à l'origine

Vers quoi tendre d'abord et avant tout, si ce n'est, comme la jeune pousse, vers le développement de sa vie. Le vouloir-vivre est naturel, premier et définitif. Il est aussi spécifique.

L'impulsion première, qui permet le début d'une vie et en donne les caractéristiques, vient du Ciel. Elle prend forme sur Terre, dans les contraintes et déterminations imposées par les formes terrestres, par exemple celles des essences mêlées des parents d'un nouvel être, qui reçoivent le don céleste et l'exprime spécifiquement en fonction des lignées et des personnes. C'est la nature propre, la nature première qui définit une vie particulière et la qualifie pour un devenir en fonction des capacités déposées en elle à l'origine.

Si ce à quoi on aspire fait partie du déroulement naturel, le vouloir met sa puissance au service du développement en continue de la vie. Si ce à quoi on aspire est contraire à l'ordre naturel tel qu'il s'exprime en un être, le vouloir tourne sa puissance contre la vie, épuise la vitalité par les passions, la pervertie par les désirs inappropriés.

Ce qui revient à dire que si ce à quoi on aspire est conforme à sa nature originelle, le vouloir nous fait tendre vers la réalisation de notre destinée propre et nous fait participer à l'harmonie cosmique. Mais s'il n'est qu'ambitions personnelles, il nous dévoie en de multiples désirs qui ne cessent d'accroître leurs exigences.

La relation à l'origine est fondamentale dans le vouloir. Comme la tension qui habite un arbre vient de ses racines et pousse la sève en haut et jusqu'à l'extrémité de la dernière branche pour permettre sa croissance normale, le vouloir, en un être, est la source de ses pensées, de ses sentiments et de ses conduites; il détermine son devenir, mais doit le faire en restant fidèle à sa racine, la source de vie, la nature première de cet être.

Le vouloir des Reins

L'association du vouloir avec l'Eau et les Reins, en médecine¹, rend bien compte de ce lien à l'origine ainsi qu'à la continuité dans le déroulement de la vie en fonction de cette origine.

Les Reins sont le rapport constant à l'origine, le Ciel antérieur; ils sont aussi le fondement de toutes les manifestations yin et yang dans les différents organes, ces dernières dépendant des Reins pour leur force et leur durée.

Les Reins sont la mémoire de l'origine, permettant ainsi la perpétuation de la vie et le maintien de l'identité, ainsi que le passage à la postérité et au Ciel postérieur.

De même, l'identité d'une rivière lui vient de la source et lui donne l'orientation de son trajet vers la mer, même si elle reçoit en abondance d'ailleurs (pluie, affluents) l'eau qu'elle fait sienne.

D'où l'importance de l'idéal que l'on se choisit, de l'idée qu'on laisse pénétrer son esprit, du propos (*yi* 意) qui sert de base au fonctionnement mental et aux états affectifs, puisque le propos qui reste dans le Cœur devient le vouloir, comme nous l'avons déjà rappelé (cf Lingshu, ch.8).

1. Dans les textes médicaux, en vertu de cette association, le vouloir (*zhi* 志) peut parfois être employé pour indiquer le fonctionnement des Reins. Ainsi par ex., en Suwen ch.62, l'excès ou l'insuffisance du vouloir est à comprendre comme l'excès ou l'insuffisance du fonctionnement de l'organe Reins.

Cependant, chez l'homme, le vouloir n'est pas simplement le vouloir-vivre de l'instinct animal ou de la croissance végétale; il doit se combiner avec l'humain, et l'humain doit dominer et ordonner. Ce qui est fondamental et spécifique en l'homme, c'est le discernement qui fait voir comment vivre en homme et non pas simplement comment survivre; comment accomplir sa destinée d'homme en prenant conscience des qualités déposés originellement en soi par le Ciel. Le Ciel qualifie ainsi chaque être en vue d'un certain développement de vie, fixant ce à quoi chacun est destiné (*ming* 命).

Le vouloir du Ciel

Connaître le vouloir du Ciel, c'est connaître sa destinée, prendre conscience de ce à quoi le Ciel nous destine. Cela est fondamental, en particulier pour les confucianistes.

Comment Confucius pensait-il arriver à connaître ce qu'est le vouloir du Ciel ? En orientant correctement son propre vouloir, en tournant son esprit dans la bonne direction :

“Concentre ta volonté (*zhi* 志) sur la Voie, prends appui sur la Vertu, modèle tes actions sur le *ren* (仁)¹, et prends ton plaisir dans les arts. (Lunyu, VII, 6. Trad. A. Cheng)

“Le Maître dit : à 15 ans, je résolu (*zhi* 志) d'apprendre. À 30 ans, je m'affermis dans la Voie. À 40 ans, je n'éprouvais plus aucun doute. À 50 ans, je connaissais les décrets du Ciel (*tian ming* 天命)². À 60 ans, j'avais un discernement parfait. À 70 ans, j'agissais en toute liberté³, sans pour autant transgresser aucune règle. (Lunyu, II, 4. Trad. Anne Cheng p.33)

Ainsi pour connaître ce à quoi le Ciel nous destine, ce qui n'est rien d'autre que la volonté du Ciel en ce qui me concerne, il faut commencer par un acte de volonté personnel, la détermination d'aller vers le Ciel, ici, pour Confucius, par l'étude⁴.

Pourquoi certains posent-ils cet acte de volonté et d'autres pas ? Certains pensent qu'il s'agit d'une différence de qualité dans les natures propres; certains êtres sont faits de souffles plus riches que d'autres⁵, leurs souffles sont plus forts et peuvent donc mieux maintenir leur résolution. D'autres penchent plutôt pour une question de circonstances. Tous les hommes ont la capacité, innée, de fixer ainsi leur volonté, mais tous n'en ont pas la possibilité⁶ dans la pratique et dans les faits.

Si le Ciel a une “volonté” comment l'a-t-il ? Quelle idée se fait-on de lui ? Est-ce simplement une façon de parler de l'ordre naturel ou bien est-ce une façon d'évoquer une sorte de divinité omnipotente et omnisciente ?

1. *Ren* : aussi traduit par Bienveillance, Humanité ou Sens de l'humain. C'est la grande vertu confucéenne.

2. C'est-à-dire ce à quoi le Ciel me destine, ma destinée.

3. C'est-à-dire selon les désirs de mon Cœur.

4. Il en ira de même pour les Taoïstes plus tard : l'abolition de la volonté propre se fait au cours d'un processus dans lequel on s'engage et se maintient par une ferme détermination, un acte personnel de volonté.

5. Cf par ex. Lunheng ch.4.

6. Cf par ex. Xunzi ch.23.

Mozi¹ parle du Ciel² plutôt comme d'une puissance capable d'avoir ses sentiments et dispositions propres, ses idées, pensées et sa volonté; capable aussi de récompenser ceux qui se conforme à son dessein et de punir ceux qui y contreviennent.

Dong Zhongshu³ le ramène davantage vers l'ordre naturel. Les sentiments du Ciel sont le yin yang, et la volonté du Ciel se manifeste dans les phénomènes naturels : présages de prospérité et paix quand tout est bien réglé ou bien de calamités et malheurs dans le cas contraire.

Si le souverain comprend et applique la volonté du Ciel, le peuple le suit et tout est en ordre dans la nature comme dans la société. Le souverain comprend et applique la volonté du Ciel, car il a le cœur d'un sage, car il a cultivé en lui les vertus qui permettent d'être un avec le Ciel, d'être en accord avec l'ordre naturel. Il est remonté à l'origine des choses, pour en connaître la nature; c'est dans le Ciel qu'il comprend et connaît l'origine des choses et des êtres, des phénomènes et des manifestations.

Même un sceptique comme Wang Chong⁴, qui réfute tout "sentiment" du Ciel, reconnaît une "volonté du Ciel" (天志) que le sage perçoit en son Cœur :
 "Le Cœur du Ciel très haut réside dans la poitrine du Sage." (Lunheng, ch. 42)

Pour avoir le Cœur d'un sage, ou pour percevoir la volonté du Ciel en son Cœur, il faut que ce dernier soit libre de toute attache et de tout préjugé.

La relation avec l'accomplissement de ce à quoi le Ciel (ou l'ordre naturel) nous destine est ainsi fondamentale, puisqu'on réalise sa destinée (*ming* 命) en orientant notre Cœur avec fermeté et constance dans la Voie du Ciel.

Le vouloir du cœur

Le Cœur humain reçoit le Ciel. Il a, par nature, la faculté de connaître et de discerner; il est ce qui permet de prendre conscience du vouloir du Ciel, de l'accepter et de le suivre; ou bien de manquer de force pour le faire; ou encore de se laisser séduire par des appétits et des plaisirs, en apparence plus intenses et plus réels.

"Comment un homme peut-il connaître la Voie ? Par le Cœur. Comment le Cœur peut-il connaître ? Par le vide, la pure attention qui unifie l'être et la quiétude. [...]

L'homme vit et possède la connaissance; il connaît et, par là, possède le vouloir. Le vouloir, c'est la thésaurisation (garder précieusement et activement à l'intime). Mais cependant, on dit que le Cœur est vide; car le vide ne porte pas sur les impressions déjà thésaurisées, mais sur ce qui est à recevoir. Le Cœur est vivant (est vie) et il possède la connaissance; il connaît et, par là, fait des distinctions." (Xunzi, ch.21)

Le Cœur est le maître de tout le mental, intelligence, mémoire et volonté. Il fait ses choix et peut plier le corps et les sens à ses choix; nul ni rien ne peut le faire changer, s'il est assez fort. Ses choix sont fait à la lumière de l'intelligence, et l'intelligence doit s'offrir à la lumière des esprits (*shen ming* 神明) pour être intelligence spirituelle, intelligence du Cœur.

1. Mozi ou Mo Di (c.468 - c.376 AC), penseur qui prôna une société fondée sur l'entraide et le dévouement au bien commun.
2. Cf ch. 26, Tian zhi.
3. Dong Zhongshu (179-104 AC), auteur du Chunqiu Fanlu, où il intègre la morale confucéenne dans la cosmologie fondée sur le yin yang et les Cinq éléments.
4. Wang Chong (27-97), auteur du Lunheng où il critique toutes les croyances non fondées.

Le Cœur est ainsi le maître de la vie, le souverain du corps, de la vie mentale, affective, sensorielle. Tout obéit à ses choix, reçoit ses ordres; mais lui n'en reçoit pas d'autres que de sa propre vision. Sa vision dépend de la lumière qu'il a en lui-même, de la présence des esprits.

Nul n'est sans vouloir; chacun a ses convictions, ses désirs, ses orientations, dont il ne démord pas. C'est ce qui détermine ses pensées et ses actes, ce qui forge sa conscience; c'est ce qui guide donc ses souffles et toutes leurs activités. Tout ce qui affecte le vouloir, affecte aussi les souffles et toute la vitalité dont ils sont le support.

Que le Cœur soit affecté, son contenu et son expression s'altèrent :

“Les sons (*sheng* 聲), les couleurs (*se* 色), les cinq saveurs (*wu wei* 五味), les pays lointains, le précieux et l'étrange, l'extraordinaire et le différent, les objets extravagants suffisent à changer le cœur (*bian xin* 變心), à modifier la volonté (*yi zhi* 易志), à agiter et à ébranler les esprits essentiels (*jing shen* 精神), à faire réagir aux incitations le sang et les souffles (*xue qi* 血氣) d'innombrables fois.” (Huainan zi, ch.8 - Remi Mathieu - Pléiade)

Le vide du Cœur

Le Cœur doit surveiller ce qui vient le remplir; il ne doit jamais se laisser prendre ou obstruer par une pensée, une idée, un désir, un sentiment, une volonté ... On doit vider continuellement son Cœur de ce qui s'attache à lui; à quoi, en retour, il s'attache; et qui finalement s'impose à lui comme ce qui l'occupe et le façonne et devient bientôt ce vers quoi il tend et aspire, ce que l'on veut, l'objet du vouloir.

C'est pourquoi seul un Cœur vide, impassible, peut garder l'être dans la direction de son développement naturel.

Ainsi ce qui veut, ce qui décide du vouloir, c'est le Cœur. On pourrait dire que le vouloir est l'expression, dans le Cœur, c'est-à-dire en moi-même, du mouvement des Reins : l'enracinement dans l'origine, qui permet d'aller droit dans la vie, d'être authentique (*zhen* 真).

Quand on parle ainsi du Cœur, on ne parle pas de son aspect comme l'un des Cinq zang, en charge des souffles du Feu, responsable du sang et de son écoulement dans l'organisme. On parle du Cœur impalpable, de ma conscience, mon esprit, mon mental, mon intelligence, ma réflexion, mes pensées, mes dispositions, mes émotions... Tout ce qui se passe dans ce Cœur, passe dans l'organisme par la circulation du sang. L'écoulement du sang informe tous les lieux du corps, qui se trouvent éclairés par la lumière spirituelle du Cœur, dans la mesure où ce dernier est capable de l'accueillir et de la propager.

“Quand le maître (le Cœur) répand sa lumière (*ming* 明), les inférieurs sont paisibles; un tel entretien de la vie (*yang sheng* 養生) procure la longévité, de génération en génération, et l'Empire sous le Ciel resplendit d'un grand éclat.

Mais si le maître ne répand pas sa lumière, les Douze charges sont en péril; ce qui provoque fermeture et blocage des voies, l'arrêt des communications; et le corps en est gravement atteint. Une telle façon d'entretenir la vie est catastrophique.” (Suwen, ch.8)

Le Cœur qui est le grand maître des Cinq zang et des Six fu est plus que l'un des Cinq zang; il est leur combinaison, leur assemblage, leur compénétration, leur unité. Ce qui est en moi conscience et esprit est l'amalgame toujours renouvelé des Cinq éléments sous la forme des Cinq organes zang.

Ainsi, le vouloir qui est lié aux Reins quand on est dans les Cinq esprits (*wu shen* 五神), est en fait le vouloir du Cœur, qui est le brassage et la fusion des Cinq esprits pour former mon être, ma conscience et ce qui dirige les modulations de ma vie intérieure. C'est pourquoi il est pratiquement impossible de parler du vouloir sans parler du propos (*yi* 意), car c'est leur association qui suscite la qualité et la force de l'orientation prise pas un être. On pourrait dire que le vouloir (*zhi*) est la force avec laquelle on se maintient dans la direction que le propos (*yi*) a initié.

Il est aussi pratiquement impossible de parler du vouloir sans parler de l'ouverture du Cœur aux esprits, puisque c'est leur lumière qui permet le discernement sur ce qui est à garder dans l'esprit, afin que l'esprit se fixe dessus et le veuille. On associe esprits et vouloir pour former l'expression *shen zhi* 神志, qui désigne l'esprit, la conscience, la faculté de connaître et de réfléchir sur ce qu'on connaît.

On pourrait se demander si la Vésicule Biliaire joue un rôle vis à vis du vouloir, elle qui est responsable de la rectitude et de la décision, elle qui est remplie d'essences et donc en rapport avec les Reins, le yin authentique, mais aussi remplie de souffles yang, et donc en rapport avec le yang authentique, le feu de la Porte de la destinée personnelle (Mingmen).

Un lien existe, par la nature même de ses souffles, entre la Vésicule Biliaire et le vouloir. Par leur vaillance et leur droiture, par leur relation aux Reins et à Mingmen, ces souffles aident le vouloir dans le Cœur. Mais ce n'est pas le mouvement du Bois qui est au fondement du vouloir. C'est celui de l'Eau, qui a plus de sagesse et moins d'impétuosité, qui est l'enracinement dans l'origine et la base permanente de toutes ses activités vitales. C'est aussi la lumière du Cœur qui permet la droiture de la Vésicule Biliaire.

2. LE VOULOIR ET LES SOUFFLES

Les souffles, soutien du vouloir

Le vouloir est une force qui s'appuie sur les souffles. Sans les souffles, le mental ne fonctionne pas, l'esprit ne s'exprime pas, le vouloir est impuissant.

“Les saveurs (c.à.d. la nourriture, *wei* 味) activent les souffles (*qi* 氣); les souffles affermissent le vouloir (*zhi* 志); le vouloir fixe la parole; la parole donne des ordres”. (Chunqiu zuozhuan, 7^e année du duc Zhao)

La même chose se retrouve en médecine, puisque les souffles et leur bon renouvellement, permettent le bon fonctionnement de toutes les instances psychiques, mentales et spirituelles, aussi bien qu'ils permettent la force physique et l'entretien des substances du corps.

Ainsi, en Lingshu ch.32, les esprits (*shen* 神) sont également placés en dépendance de l'alimentation pour le maintien de leur présence et de leur force d'expression grâce au bon état des Cinq zang : “Ainsi donc, les Esprits (*shen* 神) ce sont les essences-souffles (*jing qi* 精氣) provenant des aliments solides et liquides.”

Le vouloir, perturbateur des souffles

De plus, vouloir et souffles doivent s'accorder, en ce sens que le vouloir du Cœur et la force vitale n'agissent pas l'un contre l'autre, c'est-à-dire que les désirs et intentions qui émanent du Cœur ne sèment pas le trouble dans la régulation des souffles, amenant ainsi leur dissipation.

Le Lüshi Chunqiu décrit ainsi le mauvais professeur :

“Son intention (*zhi* 志) et ses souffles (*qi* 氣) ne sont pas en harmonie (*he* 和); il prend (une idée) puis la délaisse, changeant sans cesse, sans aucune contance en son Cœur.”(Lüshi Chunqiu, livre 4)

Alors que chez un être humain bien équilibré :

“Les mouvements musculaires et les os doivent être bien fermes; le Cœur (*xin* 心) et le vouloir (*zhi* 志) doivent être en harmonie (*he* 和), les essences (*jing* 精) et les souffles (*qi* 氣) doivent bien circuler.” (Lüshi Chunqiu, livre 20)

Car l'homme assez parfait pour mettre son Cœur en union avec le Ciel a un vouloir droit et des souffles en abondance :

“Quand il est ainsi en lui-même pur et lumineux (éclairé, *ming* 明), ses souffles et ses intentions (*qi zhi* 氣志) sont semblables à ceux des esprits (*shen* 神).” Alors sa volonté et ses souffles (ou sa volonté soutenue et exprimée par ses souffles, *zhi qi* 志氣) emplissent le Ciel Terre.” (Liji, ch. Kongzi xianju)

Le vouloir, guide des souffles

“Le vouloir est le maître des souffles (son guide, *shi* 師) alors que les souffles donnent au corps sa pleine puissance (*chong* 充). Ainsi le vouloir est supérieur alors que les souffles ne viennent qu'en second. C'est pourquoi je dis : tenez fermement votre vouloir et ne laissez pas les souffles se déchaîner.” (Mencius, ch.2)

L'attention est attirée par quelque chose, dans le corps où à l'extérieur : une douleur, une chaleur ou bien un bel objet, une chose répugnante ... Cette attention, si elle est soutenue, se transforme en une sorte de finalité, un but. Le vouloir qui naît ainsi dans le cœur guide les souffles et les fait affluer là où l'attention est fixée. Les mouvements du corps, les gestes, les attitudes, les réactions... sont ainsi guidés par le vouloir. Je tends la main vers l'objet du désir; je mets mes forces en œuvre pour obtenir ce à quoi j'aspire.

La maîtrise de soi n'est pas une contrainte (même si une certaine contrainte peut être nécessaire à certains moments), mais la possession de soi, c'est-à-dire conscience de la réalité de la vie en soi et de sa régulation naturelle. On retient les souffles déchainés de la colère, on maîtrise les souffles affolés de la peur, on entretient des aspirations et désirs justes et convenables, on a le geste juste et sûr,... par l'acquisition progressive de la sérénité, par le rapprochement de l'état spirituel, ou, en d'autres termes, en gardant les esprits en son Cœur.

Le Huainanzi, vers la fin chapitre 1¹, traite du rapport des esprits au vouloir. Parce que les souffles sont abondants, tout peut fonctionner. Parce que les esprits sont présents dans le Cœur tout peut fonctionner correctement et partout. Parce que les esprits permettent le vide du Cœur, l'attention n'est retenue par rien et peut donc être présente partout, diffuse mais réelle. Les esprits dirigent alors le

1. Cf Les Grands traités du Huainanzi, Le Cerf, Patrimoine.

vouloir sur l'objet ou l'endroit de l'attention présente, mais sans mobiliser l'attention exclusivement sur cet objet, restant ainsi disponible à ce qui peut se présenter. Le vouloir guide alors les souffles, les faisant affluer vers un lieu particulier en cas de besoin, mais sans les faire déserrer les autres activités. La conscience est alors présente comme latente partout où elle n'est pas activée; rien ne lui échappe.

“Eh bien alors ! Ce qui donne à un homme vue claire et ouïe fine, pour bien distinguer, un organisme résistant et capable, par cent jointures, de flexion et d'extension, ce qui rend capable de discerner à l'oeil le blanc et le noir, le beau et le laid, de séparer le semblable et le différent, de distinguer le vrai du faux, qu'est-ce donc ? sinon que les souffles rendus abondants, les Esprits sont capables de donner le branle (*shi* 使).

Comment savoir qu'il en va bien ainsi ? Le vouloir (*zhi* 志) en chacun ayant une place où se tenir; les Esprits ont, eux, leurs attaches (*xi* 繫). On marche, le pied vient à buter, on tombe, la tête donne contre un poteau, on perd connaissance; on nous fait des signes que nous ne pouvons pas percevoir; des appels que nous ne pouvons entendre. Ni les yeux ni les oreilles ne nous ont quitté. Mais alors qu'est-ce qui fait que nous ne puissions pas répondre ? C'est que les Esprits (*shen* 神) n'assurent plus leur garde (*shou* 守).

Ainsi, présents dans ce qui est petit, ils sont absents de ce qui est grand; s'ils sont au centre, ils sont absents de l'extérieur; s'ils sont en haut, ils sont absents du bas; s'ils sont sur la gauche, ils sont absents de la droite. Mais s'il y a partout abondance, partout aussi ils seront présents. Qui estime le Vide, de la fine pointe d'un poil fera sa résidence.

L'homme pris par la démence, s'il ne peut éviter de tomber dans l'eau ou le feu, s'il choit dans le fossé ou le canal, croyez-vous que ce soit par manque de corps (*xing* 形), d'esprits (*shen* 神), de souffles (*qi* 氣) ou de vouloir (*zhi* 志) ? Non. C'est qu'il en fait un usage aberrant. Ils ont désertés leurs postes de garde (*shou* 守), ils ont abandonné leurs demeures, celles de l'extérieur (*wai* 外) et celles de l'interne (*nei* 內).” (Huainanzi, ch.1 - Trad. C. Larre & E. Rochat¹)

Les textes médicaux se préoccupent plus particulièrement de l'effet sur le mouvement des souffles et de l'incidence sur le fonctionnement organique. Quand les vouloirs dégèrent en désirs, émotions et passions, la perturbation des souffles est celle propre à chaque émotion². Ils considèrent également comme l'attention portée à une douleur, par exemple, dirige les souffles vers l'endroit douloureux.

Le Lingshu, chapitre 27, décrit des douleurs dues au froid, qui condensent les liquides corporels qui font alors pression sur les chairs. Puis il ajoute :

“Quand il y a douleur, les esprits s'y portent (*shen gui* 神歸); les esprits s'y portant, il y a réchauffement; et le réchauffement dissipe la douleur.”

Le même principe se retrouve dans les exercices corporels, où l'on guide le souffle dans le corps autant par le mental que par des mouvements physiques; et encore plus dans les pratiques où le souffle est guidé intérieurement par le seul mental.

Si les esprits dirigent la vie, leur lumière éclaire l'intelligence et le choix des finalités, les buts, idéaux, désirs, vouloir. Si les souffles sont abondants, ils mettent leur force au service des esprits s'exprimant dans le ou les vouloirs. Le corps abrite ce jeu déterminé d'esprits et de souffles ce qui permet l'élaboration d'une vie personnelle.

1. Les Grand traités du Huai nan zi, LeCerf.

2. Cf Les Mouvements du Cœur DDB et Les émotions en médecine chinoise Fascicule de l'E.E.A.

Le vide (du Cœur) donne accès à la vraie plénitude. Si l'on ne veut rien pour soi, on peut accueillir la plénitude de la vie.

Il en va de même dans les arts martiaux. Le vouloir n'est ni un désir de battre l'adversaire, ni une attention limitée aux détails pour comprendre le sens d'un mouvement, deviner la signification de l'esquisse d'un mouvement. Le vouloir est la plénitude de souffles au service d'une intelligence spirituelle. Quand on ne veut rien, on est prêt à tout. Mais ne rien vouloir, être sans désir, est l'aboutissement d'un long cheminement, dans lequel on ne peut pas s'engager ni persévérer sans un ferme vouloir, une solide détermination.

3. LES CINQ VOULOIRS

Quand on considère le vouloir comme l'expression des Reins dans l'esprit, il est l'orientation vitale générale, ce qui dirige tous les souffles.

Considérons les souffles des Cinq éléments, qui sont le fonctionnement des Cinq organes zang, et regardons leurs effets au niveau émotionnel. On a alors Cinq directions prises naturellement par ces souffles, Cinq vouloirs, qui sont normaux quand il s'harmonisent et pathologiques quand l'excès en fait des facteurs de déséquilibre.

Prenon un exemple plus en détail. Les souffles du Bois, représentés en l'homme par le Foie, ont une tendance naturelle à projeter vers le haut et l'extérieur, à donner une impulsion forte aux circulations, à dégager les chemins. Dans la normalité, ce mouvement trouve son équilibre en s'harmonisant avec les quatre autres. Dans la pathologie, il devient souvent excessif et déséquilibre l'organisme. Dans la vie intérieure, fonctionnement du mental et état émotionnel, ce même mouvement de souffles est appelé *nu* 怒, habituellement traduit par "colère", mais qui signifie aussi : ardeur, impétuosité, grand effort. *Nu* 怒 est une colère pathologique, voire une fureur, en cas d'excès; mais c'est aussi l'élan nécessaire à un bon fonctionnement mental et affectif. Sans lui, rien qui porte en avant, permet de se projeter dans l'avenir, donne le courage de traverser les obstacles de la vie. *nu* 怒 est donc le vouloir propre des souffles du Foie-Bois.

On peut, d'une façon générale, parler des Sept émotions, usant de la valeur symbolique du nombre sept pour dire que les émotions sont puissantes, mais qu'elles sont un danger permanent, un désordre potentiel.

On peut, sur d'anciens modèles, parler des Six émotions qui sont, en l'homme, analogues aux Six souffles du Ciel dans la nature. Ces Six émotions sont alors appelés les Six vouloirs (*liu qi* 六氣) et l'homme est invité à les réguler en s'inspirant de la régulation naturelle du froid et de la chaleur, du vent et de la pluie, du jour et de la nuit, qui sont les Six souffles du Ciel.

«En l'homme, amour et haine, allégresse et colère, affliction et joie, sont produits par les Six souffles (*liu qi* 六氣) (du Ciel). C'est pourquoi les connaître à fond permet de régler convenablement les Six vouloirs (*liu zhi* 六志), par analogie.» (Chunqiu zuozhuan, 25^e année du duc Zhao)

On peut parler de Cinq vouloirs, quand on considère l'organisation du souffle vital, sur Terre, en Cinq qualités ou modalités d'opérer.

C'est ce que l'on trouve dans le Suwen ch.5, où un vouloir correspond, dans la normalité, à chaque zang; mais où ce vouloir porte aussi atteinte à ce même zang :

“Au Ciel, c'est le vent. Sur Terre, c'est le bois. Dans les parties du corps, c'est les mouvements mus-

culaires. Dans les zang, c'est le Foie. [.....] Dans les vouloirs, c'est la colère (*nu* 怒). La colère porte atteinte au Foie ...”

Et de même pour chacun des quatre autres organes. L'allégresse est associé au Cœur, la pensée obsessive à la Rate, le chagrin au Poumon et la peur aux Reins.

Des listes un peu différentes de ces Cinq vouloirs peuvent être dressées. Des variations apparaissent non seulement dans le même ouvrage, mais parfois dans le même chapitre. Leur signification reste la même : un orientation particulière du mouvement des souffles à travers chaque organe, en fonction de l'élément qu'il représente dans l'être humain.

Le vouloir, en chaque organe, guide ses souffles; il garde la rectitude de leur mouvement et de leurs activités; ou bien il s'enfle indûment, se dérègle, et désorganise leurs activités.

Quand les Cinq zang peuvent se mettre dans la lumière du Cœur d'une personne qui s'efforce d'être de plus en plus semblable aux esprits et fidèle à la Voie du Ciel, alors leurs vouloirs manifestent sur Cinq la puissance et la droiture du vouloir.

“Les Cinq viscères peuvent-ils se placer dans la dépendance du Cœur et ne pas s'en écarter, quelle que soit l'exhaltation du vouloir (*zhi* 志), la conduite ne dévie pas. Ainsi, les Esprits vitaux (*jing shen* 精神) surabondent et rien ne se dissipe des souffles (*qi* 氣). Abondance d'Esprits, plénitude de souffles, tout est ordonné, équilibré, compénétré : C'est l'Etat spirituel (*shen* 神).” (Huainanzi ch.7 - Trad. Claude Larre)

4. LES VARIATIONS SAISONNIÈRES DU VOULOIR

L'homme authentique ne varie pas dans sa détermination; il reste fixé sur son idéal de vertu et prend tous les moyens d'y parvenir. Cependant, il s'adapte infiniment et indéfiniment à toutes les situations, pliant son vouloir aux circonstances, changeant ses dispositions intérieures et sa conduite, sans altérer l'orientation profonde de sa vie, qui est d'être un avec la Voie du Ciel.

“De tels hommes ont l'esprit volontaire (*xin zhi* 心志), le visage paisible, le front serein. Tristes, ils s'identifient à l'automne, gais au printemps, leurs mouvements d'humeur (mot-à-mot : allégresse et colère, *xi nu* 喜怒) s'accordent à la ronde des saisons (*tong si shi* 通四時). Ils se trouvent en conformité avec les choses si bien que nul ne peut circonscrire leurs limites.” (Zhuangzi ch.6 - Trad. Jean Lévi, les Œuvres de Maître Tchouang)

Le Suwen ch 2 présente les Quatre saisons. Pour chacune il indique les dispositions appropriés du vouloir. Ainsi, au printemps, “on exerce le vouloir pour la poussée de la vie : Faire vivre et ne pas tuer, donner, ne pas ôter, récompenser, ne pas punir”, alors qu'en automne, “on exerce le vouloir dans la paix et la tranquillité, pour adoucir l'effet repressif de l'automne”. En été, “on exerce le vouloir, mais sans violence : Secondant l'éclat de la beauté et de la force, qui accomplissent alors leur promesses; secondant l'évacuation des souffles qui aiment alors aller s'extérioriser” alors qu'en hiver “on exerce le vouloir comme enfoui, comme caché, comme tourné seulement vers soi, comme occupé à se posséder”.

Ainsi le vouloir, la tension intérieure, varie selon les saisons, les différents moments du temps, les âges de la vie, les étapes d'un processus, la qualité de l'environnement, les spécificités de ce avec quoi on interagit ...

Ce qui est à faire, et donc à vouloir, change avec les circonstances. La fermeté n'est pas la rigidité. L'adaptabilité permet l'efficacité et l'économie des forces. L'opportunisme, quand il n'est pas utilisation et manipulation des autres et des circonstances pour un profit personnel, est un devoir sacré, un synchronisme qui est concordance avec le mouvement de la vie. Ce qui demeure constant est la correspondance à la réalité de la vie.

Car ces variations ne sont possibles que si l'enracinement est solide; comme lors d'une entreprise la cohésion d'ensemble tient à un idéal, à un but général, une certaine finalité qu'on se fixe et qui sous-tend les multiples décisions et orientations prises au gré de l'activité et de ses développements.

Pour commencer une affaire, il faut avoir une idée et un idéal, vouloir réaliser quelque chose et dans une certaine voie. Dans le processus de développement, on va créer des départements, qui ne doivent pas être des "divisions", mais des secteurs complémentaires par leurs différences; chacun aura un but particulier, mais qui ne sera correct que s'il répond à l'exigence du département en même temps qu'il participe à l'harmonie et la progression de l'ensemble. Au niveau de la direction générale comme au niveau des départements, les stratégies changent selon les circonstances; mais sans jamais être contraires aux buts et idéaux de l'entreprise tels qu'ils ont été compris au départ et ont permis sa création. Chaque orientation particulière est prise en fonction de l'inspiration générale et initiale; nul ne doit la perdre de vue, sous peine de se dénaturer, de perdre l'esprit qui anime l'entreprise; ces déterminations peuvent être de tous ordres et parfois apparaître comme opposées, parce qu'elles seront commandées par les circonstances; mais elles ne doivent pas quitter ce qui fait l'enracinement, ce qui est à la source et à la base du projet.

Ainsi, la rivière, à partir de sa source, ne change jamais sa destination, qui reste toujours la mer. Cependant, aucun fleuve n'est rectiligne; il parvient à la mer par de multiples détours. Mais à aucun moment l'eau n'abandonne sa nature propre, qui est de descendre, de s'écouler vers le bas. Le fleuve atteint donc toujours la mer, qui, elle, est au plus bas. Il a ainsi rempli sa destinée, en gardant sa direction générale, son vouloir, mais en l'adaptant selon la nature et les configurations du terrain, quitte à parfois prendre des directions qui ne sont pas celles de la mer.

5. LES CHANGEMENTS DU VOULOIR CONSTANT

L'adaptation permanente, dans le respect de sa nature originelle, est l'œuvre de la pensée. La pensée humaine se dirige là où un vouloir éclairé la porte; elle reconnaît les situations pour ce qu'elles sont et pour ce qu'elles réclament et elle trouve comment s'y conformer sans se dénaturer.

Le Lingshu 8 définit la pensée comme changements dans le vouloir :

“Que le vouloir qui se maintient change on parlera de pensée.”

Le vouloir, qui change avec les saisons et les moments, avec l'âge et les circonstances, se maintient cependant comme orientation et direction générales.

Dans un être, un vouloir unique émerge de l'origine; chez l'homme, il passe par son Cœur, sa conscience, pour être fixé. Ce vouloir guide sa vie jusqu'à la fin et il doit s'orienter vers la destination de

la vie, qui pour l'homme est avant tout céleste et spirituelle. Le vouloir doit donc orienter l'être vers les lumières spirituelles (*shen ming* 神明) et vers le Ciel ou la Voie.

Ainsi les souffles sont guidés correctement, par le Cœur d'une façon générale et unifiée, et par les Cinq zang dans les mouvements particuliers des souffles et les divers secteurs de l'activité vitale.

Fermelement ancré, l'homme sage peut alors changer indéfiniment. Comme la girouette. La girouette ne change pas, dit-on; c'est le vent qui change. En effet, une bonne girouette ne change jamais par elle-même, mais toujours en fonction du vent. Elle indique la direction du vent parce qu'elle est équilibrée, qu'elle ne penche dans aucune direction, qu'elle n'en préfère aucune; et aussi parce qu'elle est solidement plantée, bien droite et bien souple.